

bulletin de **psychologie**

GROUPE
D'ÉTUDES
DE PSYCHOLOGIE
DE L'UNIVERSITÉ
DE PARIS

SPÉCIAL 1974

**Séminaire : le mot, la chose
et l'usage dans la pratique formative**
Contribution à l'analyse des fantasmes de la formation

René KAËS

Laboratoire de Psychologie clinique
et pathologique
U.E.R. de psychologie (L.A. du C.N.R.S.)
Université de Provence

Séminaire : le mot, la chose et l'usage dans la pratique formative

Contribution à l'analyse des fantasmes de la formation

René KAËS

Laboratoire de Psychologie clinique
et pathologique
U.E.R. de psychologie (L.A. du C.N.R.S.)
Université de Provence

SOMMAIRE :

1. Introduction :

- 1.1. « L'obscur connaissance de ce qui se passe dans l'inconscient ».
- 1.2. Le « vrai sens » des mots.
- 1.3. Dispositif et situation du séminaire de formation.
- 1.4. Le cas du « semi(s)-mère ».

2. Les mots :

- 2.1. Séminaire.
- 2.2. Session.
- 2.3. Stage.

3. L'univers :

- 3.1. L'idée de formation.
- 3.2. L'idée d'organisation groupale.
- 3.3. L'idée du passage et de l'initiation.
- 3.4. La référence aux positions du corps.

4. Les différences significatives :

- 4.1. Session et stage : la prévalence du contrôle.
- 4.2. Séminaire : la prévalence de la spontanéité et de la créativité.

5. Positions formatives dans le séminaire :

- 5.1. Le corps de la mère : l'exemple du « féminaire ».
- 5.2. La référence à la loi.
- 5.3. Semence et génération : l'exemple du « congrès ».

6. Un mot-symptôme : séminaire.

- 6.1. Symbolisme linguistique et symbolisme de l'inconscient.
- 6.2. Un mot-écran.
- 6.3. L'enquête sur l'origine et le vrai nom des choses.

Références bibliographiques.

1. INTRODUCTION

Ces choses que nous appelons séminaire, session ou stage de formation peuvent-elles se dévoiler en leurs significations si nous interrogeons ce que les mots mêmes qui les désignent expriment et recouvrent ? C'est ce que nous espérons. Cet espoir nous paraît fondé dans deux raisons qui sont les hypothèses de ce travail.

1.1. « L'obscur connaissance de ce qui se passe dans l'inconscient ».

Le mot, tel qu'il est formé et utilisé, se prête au jeu de sens où se reflète cette « obscure connaissance des facteurs psychiques et de ce qui se passe dans l'inconscient » que Freud (1901) rendait responsable des constructions

plus complexes que sont les croyances et les mythes. La chose que le mot désigne est d'abord modelée selon les lois de la « perception endopsychique des facteurs et des faits de l'inconscient ». Le mot, en tant que représentation, réalise une certaine économie de la chose, rend de ce fait apte à l'échange social et à la communication, grâce aux processus psychiques de déplacement et de condensation, comme Freud (1905) l'a établi à propos des jeux de mots et des mots d'esprit. Le lien avec la chose persiste, quoiqu'occulté, dans ce procès de symbolisation. C'est à travers les variations de la dénomination, comme à travers les utilisations symptomatiques ou accidentelles du mot (*lapsus*) que se manifestent l'expression — incomplète — des tendances refoulées et la signification inconsciente attachée à la chose.

De cette obscure connaissance, certains mots portent trace et témoignage. Pour la quête de la vérité quant à ce chapitre censuré qu'est l'inconscient, de tels témoignages ne sont pas à dédaigner. Qu'il s'agisse du chapitre (1) de l'histoire personnelle — chapitre singulier d'une histoire singulière —, ou de ce chapitre communément oublié, désaffecté, d'une histoire commune aux hommes d'une même collectivité, l'inconscient déjoue les ruses de la censure pour frayer sa voie et produire ses effets de sens.

L'investigation étymologique et sémantique serait donc susceptible de contribuer utilement à notre recherche si nous apprenions par elle comment l'évolution du sens et les modalités de l'usage d'un mot jalonnent les processus de la transformation, de la couverture et de la découverte des contenus inconscients. Il serait possible de suivre comment, dans ce jeu de mots avec la chose, se noue un conflit entre des significations différentes, voire opposées, et quelles solutions sont adoptées pour le résoudre. A propos de ces solutions, nous formulerions volontiers l'hypothèse que, le plus souvent, l'issue résulte de ces mouvements de dévoilement et d'occultation de la signification inconsciente, et que le mot fonctionne alors comme un symptôme. Cette proposition rend compte des découvertes freudiennes sur les **lapsus**, les jeux de mots, les locutions populaires et les mots d'esprit ; elle indique en outre que certains mots sont particulièrement aptes à donner satisfaction, dans la même formation linguistique, à des tendances psychiques contraires et conflictuelles, dont l'étymologie et l'évolution sémantique portent trace.

L'expérience de la psychanalyse, celle des jeunes enfants en particulier, a permis d'entendre et de repérer dans des locutions métaphoriques comme « éclater de rage » ou dans des mots comme « remords » des représentations verbales des pulsions, ici de mort et de destruction. Récemment, les travaux de I. Fónagy (1970) et de R. Gori (1972-1973) ont mis en évidence des bases pulsionnelles de la phonation et des investissements pulsionnels de la parole.

Adopter une telle écoute permet d'entendre ces mots — soit ici le mot séminaire — d'une oreille autrement sensible à la surdétermination de sens qui en eux se condensent ou qui à travers eux se déplacent. Il suffit d'écouter ainsi, ou de lire dans les dictionnaires, ou encore dans les programmes d'annonce des organisations de séminaires, de sessions et de stages, pour entendre, sans préjuger d'un sens unique (attendu), d'autres voix et jusqu'à celles qui apparemment se sont tues. Le mot apparaît alors dans l'épaisseur de la sédimentation de plusieurs couches de sens, dont un seul a pu se fixer pour un temps dans un usage particulier, tout se passe comme si les autres sens avaient été refoulés ou, comme l'on dit, étaient tombés en désuétude.

Redécouvrir ces sens oubliés, chus hors de l'usage, c'est rendre le mot-symptôme à sa

coalescence : c'est dégager ce que la chose, pour être nommée, requerrait de masques et de couvertures, tirant ses effets de sens de toute l'ambiguïté, distance et distorsion dont le mot est déclaré responsable, tant que l'énonciateur n'y reconnaît pas son propre jeu avec elle.

1.2. Le « vrai sens » des mots

Les problèmes théoriques et méthodologiques posés par ma connaissance du « vrai sens » des mots (étymologie) tels que dans leurs formes se découvre la relation entre le nom et la chose nommée, ont été signalés par de nombreux linguistes, et plus particulièrement par P. Guiraud (1964) dans un ouvrage consacré à l'étymologie, et par E. Benveniste (1956) dans un article commentant la fonction du langage dans la découverte freudienne.

P. Guiraud distingue deux approches complémentaires qui se fournissent un appui mutuel dans la démarche étymologique : l'une est d'étudier la nature des choses par une interprétation du langage ; l'autre est, à l'inverse, de tirer une interprétation du langage de l'étude de la réalité qu'il exprime. Cette double démarche est encore celle de l'étymologie moderne dont l'objectif est d'étudier la formation des mots, la chronologie et la relation entre la forme primitive du mot et son dérivé morphologique ou sémantique, sa place au sein du système linguistique dans le cadre de la situation historique qui détermine sa fonction.

Les linguistes ici multiplient les mises en garde et dénoncent les illusions qu'encourt la recherche étymologique. Ainsi J. Vendryès (1950, p. 206-209), lorsqu'il écrit que « l'étymologie donne une idée fautive de la nature d'un vocabulaire ; elle n'a d'intérêt que pour montrer comment un vocabulaire s'est formé. Les mots ne sont pas employés dans l'usage d'après leur valeur historique. L'esprit oublie — à supposer qu'il l'ait jamais su — par quelles évolutions sémantiques ils ont passé. Les mots ont toujours une valeur **actuelle**, c'est-à-dire limitée au moment où on les emploie, et **singulière**, c'est-à-dire relative à l'emploi momentané qui en est fait ». Les exemples que propose J. Vendryès étayaient sa thèse selon laquelle c'est tout à fait un hasard si le même groupe de sons sert dans une même langue — soit le français — à désigner un calcul mental et un calcul rénal. Au point de vue étymologique, il

(1) « L'inconscient, écrit J. Lacan (1956, p. 104-105), est ce chapitre de mon histoire qui est marqué par un blanc ou occupé par un mensonge : c'est ce chapitre censuré. Mais la vérité peut être retrouvée, le plus souvent déjà, elle est écrite ailleurs : dans les monuments (mon corps), dans les documents d'archives (les souvenirs de mon enfance), dans l'évolution sémantique (le stock et les acceptations du vocabulaire et le style qui m'est propre), dans les traditions (les légendes), dans les traces qu'en conservent les distorsions et les raccordements entre les différents chapitres.

s'agit du même mot. « L'homonymie existe indépendamment des rapports historiques que les mots ont entre eux », écrit-il, et il poursuit ainsi : « quand nous disons qu'un même mot a plusieurs sens à la fois, nous sommes dans une certaine mesure, dupes d'une illusion. Entre les divers sens d'un mot, seul émerge à la conscience celui qui est déterminé par le contexte. Tous les autres sont abolis, éteints, n'existent pas. Quand je dis : « ne fréquente pas Mlle X : c'est une fille », ou « Mme X a eu un bébé, c'est une fille », ou « je vous présente ma fille », j'emploie en réalité trois mots différents entre lesquels, au moment où je parle, je n'établis aucun rapport, ni moi, ni celui qui m'écoute ». Et J. Vendryès de conclure : « S'il était vrai qu'un mot se présentât toujours avec tous ses sens à la fois, on éprouverait sans cesse dans la conversation l'impression agaçante que produit une série de jeux de mots ».

L'impression « agaçante » dont Vendryès se défend si vigoureusement atteste bien que la série de jeux de mots met précisément en œuvre ce qu'il s'évertue à repousser : l'idée qu'un mot puisse se présenter **quelquefois** avec tous ses sens qui, dans le discours secondaire et contrôlé loin d'être « abolis, éteints », inexistant, sont seulement réprimés. La convention sociale que veulent le dictionnaire, le bon sens et le bon usage autant que les exigences logiques du discours secondaire, s'établissent en effet pour que les mots aient — si possible et le plus souvent, non **toujours** — une valeur actuelle et singulière, que l'esprit **oublie** par quelles évolutions sémantiques les mots ont passé donnerait plutôt à entendre qu'il l'a su et qu'il le sait encore. A la restriction que suggère Vendryès (« à supposer qu'il l'ait jamais su »), il peut être objecté qu'il s'agit là précisément de cette « connaissance obscure » dont parle Freud, connaissance disponible à un ré-investissement dans le stock et les acceptions du vocabulaire.

Un autre linguiste, A. Meillet (1938, p. 88-89) formule une thèse plus proche de celle qui nous guide : « les langues, écrit-il ont une inertie qui leur permet de conserver des catégories et des formes dont le sens n'est plus perceptible. » Meillet montre ainsi comment un mot féminin comme fuite (latin **fuga**) a évolué ; la « fuite » était considérée, dans les poèmes homériques comme une puissance surnaturelle faisant fuir les combattants. En grec existe un mot féminin, originairement identique au latin **fuga**, et qui désigne une divinité femelle. Mais en latin, la catégorie du féminin a survécu à la ruine des anciennes conceptions homériques : il ne reste plus, écrit Meillet, qu'un nom abstrait là où il y avait auparavant le nom d'une puissance active. Son commentaire est tout de prudence : « des données linguistiques ne donnent pas à elles seules le droit de conclure à l'existence chez les sujets qui parlent une langue de telles ou telles conceptions : les faits de langue peuvent toujours être des survivances. »

Oublis, survivances, émergence d'un sens mais inhibition des autres sens d'un même mot, au-

tant de phénomènes repérés par les linguistes, mais dont certains ne rendent compte qu'en sous-estimant l'économie psychique des investissements de l'inconscient dans le langage et dans la langue.

1.3. Dispositif et situation du séminaire de formation.

La démarche initiale de notre étude a été d'analyser les processus et les contenus psychiques observables dans les situations que l'usage dénomme **séminaires de formation** aux relations intersubjectives et de groupe. Le dispositif du séminaire est la réponse instrumentale proposée à la demande par l'offre de formation. La situation de séminaire désigne l'ensemble des significations qui s'élaborent quant à ce dispositif et quant aux objets de la demande et de l'offre ; parmi ceux-ci : la formation, la connaissance des groupes, de la « chose » psychanalytique, la quête d'identité, de maîtrise ou de réparation, etc. Autant d'objets visés comme « vraisemblables », susceptibles d'être atteints — ou de manquer.

Une caractéristique majeure du dispositif est constituée par le mode de réunion des participants en face-à-face pluriel organisé dans une pluralité de formes de groupement. Cette disposition spatiale et relationnelle agit comme facteur de régression chronologique et pulsionnelle vers les expériences fondamentales du face-à-face maternel, du face-à-face spéculaire et du face-à-face de l'accouplement. La dimension plurielle de ces relations face-à-face mobilise des angoisses et des représentations qui s'organisent dans la dimension des fantasmes originaires. La pluralité présente supporte une réification des acteurs fantasmatiques selon un scénario organisé par la question des origines : le fantasme de la scène primitive en est le prototype.

Une seconde caractéristique majeure du dispositif concerne la durée et l'espace du séminaire : l'espace et le temps constituent ensemble une situation de suspension et déclenchent dans un délai très bref, une double réaction de deuil — liminaire et terminal — à la perte de l'objet. Cette « vacance » se trouve thématiquement par les participants en termes de retraite, lieu de l'attente initiatique et de la préparation à un autre état, temps d'ensemencement et de régénération. On voit déjà que le terme séminaire porte bien inscription, non directement des choses, mais des rapports aux choses de la fécondation, de la naissance, de la génération.

Nous ne faisons que résumer ici quelques-unes des analyses que nous avons proposées dans des travaux précédents (1). Ces analyses nous ont conduit à interroger le terme même qui désigne certaines réalités psychiques repérables dans une situation de séminaire de formation.

(1) En particulier : Kaës, R., 1972, 1973b. Voir aussi Anzieu, D., 1972 ; Béjarano, A., 1972 ; Misserand, A., 1972.

Le rapport entre le mot, la chose et la situation, s'il mérite une étude qui dépasse le cadre de cet article et qui en préciserait la nature, est d'abord à établir : nous avons tenté cette entreprise, estimant que le fait d'appeler séminaire ce qui se trouve convoqué et suscité par et dans un séminaire de formation n'était pas un fait de hasard. Nous admettrions volontiers que dans cette dénomination se manifeste l'obscurité connaissance des facteurs psychiques inconscients qui s'y déploient. Réciproquement, nous admettrions volontiers que la situation de séminaire (l'ensemble des significations qui s'y déploient) s'organise selon la mise en scène, en parole et en acte des fantasmes dont ce terme se trouve être le support symptomatique.

1.4. Le cas du « semi(s)-mère ».

En voici un premier exemple qui indiquera que l'effet produit par une série de jeux de mots n'est pas toujours celui d'une impression agaçante.

Il s'agit d'un groupe de diagnostic fonctionnant en parallèle avec d'autres groupes de ce type, dans le cadre d'un séminaire d'une semaine organisé par une association formant des spécialistes des problèmes relationnels du couple. L'organisation de ce séminaire était ainsi conçue que l'ensemble des participants ne se retrouvaient jamais réunis avec l'ensemble des organisateurs et des moniteurs de groupes de diagnostic, hormis le premier jour, pour une séance d'accueil et d'information. Chaque groupe, ensuite, suivait son propre développement.

Le troisième jour, lors d'une séance de groupe dont je suis moniteur, un participant, Noël, déclare que, dans son adolescence, il crut un temps qu'il aurait à répondre à une vocation religieuse. Il y renonça : « je redoutais, dit-il, le monde clos des séminaires ecclésiastiques ». Les propos qui encadrent cette déclaration laissent apparaître le lien qui pour lui s'est tissé entre sa vocation d'alors et l'intérêt qu'il trouve actuellement dans le célibat : « célibataire, on peut se dévouer corps et âme aux autres sans toutefois être tenu dans l'état de religieux ». Puis, sur une remarque d'un membre du groupe, il parle de la mère-église, avec laquelle il se trouve en conflit. Aussitôt après, il évoque la relation d'amour déçu, incomplet et culpabilisé, qu'il a eue, étant enfant, avec sa belle-mère : pour lui, celle-ci n'a jamais pu remplacer tout l'amour de sa vraie mère, qu'il a perdue dans les premiers mois de sa vie.

Ses propos sont entendus avec une attention émue et teintée de quelque inquiétude par tous les participants. Après un silence, Noël est interrogé sur la raison de sa présence dans le séminaire de formation. Il répond qu'il attend beaucoup de cette formation, mais plus encore de ce groupe et du séminaire. Noël évoque les responsabilités qu'il a prises dans des associations, dans des groupes et

dans des consultations pour « toujours tenter de soulager les hommes des conflits qui les traversent et des difficultés qu'ils rencontrent : il y a là un long travail de raccommodage et de réparation à faire ». Noël donne son avis sur la cause de ces difficultés ; elles lui paraissent toujours liées à ce que l'amour qu'on reçoit et qu'on donne dans les différents groupes n'est jamais satisfaisant : « on ne reçoit et ne donne jamais que des demi-mesures, alors qu'il doit être possible d'avoir toute la mesure ». Un silence de quelques minutes s'installe, puis il est interrompu par une femme qui interpelle ainsi Noël : « en somme, tu veux... tu hésites toujours à entrer au séminaire... »

Ce mot que j'ai entendu comme un lapsus, fonctionne dans le groupe comme un mot d'esprit ; il est en effet entendu comme tel, car il a pour effet de dégager, par le rire d'abord (1), puis par l'analyse qui suivra, les participants de l'angoisse qui les avait tous saisis. Il a donc, en outre, par l'effet qu'il produit, une valeur interprétative.

L'analyse de ce lapsus fait apparaître que la condensation dont résulte le mot *séminière* est composée de plusieurs éléments significatifs refoulés et déplacés sur chacun des constituants de ce mot. Deux équivalences sont établies et reconnues soudain par les participants à la faveur de l'interprétation (2) du mot d'esprit :

— le séminaire ecclésiastique est une (semi) mère, une belle-mère en tant que substitut incomplet de la mère disparue ;

— le groupe est une demi-mesure d'amour, une semi-mère, à l'instar des demi-mères que sont la belle-mère de Noël et le séminaire ecclésiastique incapables pour lui de remplacer sa vraie mère, sa mère « complète ».

J'interviens alors pour proposer une interprétation concernant l'ensemble du groupe : les participants sont mobilisés par ce fantasme d'un groupe où l'amour de la mère serait total, alors qu'il ressentent ce groupe à l'instar de la demi-mère (mère à moitié, mère divisée) comme un lieu de séparation et d'attente nostalgique de la complétude. Mon interprétation a pour effet de faire venir des associations qui apportent deux autres éléments d'équivalence entre le séminaire, le groupe et le (la) *semi-mère*. Ce groupe-ci se dévoile vécu par certains des participants comme groupe séparé (mère

(1) « Celui qui laisse ainsi échapper la vérité est en réalité heureux de jeter le masque », écrit Freud (1905).

(2) Interprétation partielle, car le troisième sens du mot d'esprit n'a pu être dégagé qu'après coup : il s'agit évidemment de l'équivalence séminaire : *semi-mère*. Le fantasme de la mère comme *semi-mère* a mobilisé l'ensemble des participants, moniteur compris, au point que les interprétations proposées ont joué dans le sens d'un dégagement partiel, mais aussi du maintien de la défense.

pour moitié) de cet ensemble totalisant que constitue le séminaire organisé par l'association promotrice : chaque groupe ne peut se figurer que comme partie séparée de la mère complète (séminaire).

J'interviens encore pour indiquer que l'inquiétude et l'agressivité manifestées au cours des séances précédentes, vis-à-vis des autres groupes et à l'égard de l'association, pourraient bien être liées à la représentation suivante : si chaque groupe figure un morceau de la mère, les participants se figurent eux aussi morcelés ; en outre, ils disputent aux autres groupes la possession de la mère complète, dont le séminaire est le substitut. Après un bref silence, mon interprétation délie une série de représentations relatives au groupe : le groupe de diagnostic est un groupe incomplet, artificiel par opposition aux groupes « naturels » réels, concrets : « ici c'est une couveuse artificielle » dit un participant. Une femme qui au cours d'une séance antérieure a exprimé la crainte que l'on assiste ici à la naissance de monstres ou de génies, déclare que ce groupe lui fait penser à l'insémination artificielle. Le fantasme de la mauvaise mère et de la mère contenant en son ventre le pénis détaché du père est aussitôt repris, élaboré et contrecarré par ceux des participants qui, comme Noël entretiennent l'espoir que ce groupe soit voué à une mission régénératrice : « peut-être sommes-nous au contraire les graines d'une nouvelle espèce qui saura changer la société et apporter l'amour aux hommes... » L'hypothèse de base qui organise alors le groupe est celle du couplage entre le groupe et le moniteur, dont les rapports sont fantasmés en scène primitive sadique.

L'analyse et les interprétations qui suivent porteront sur l'organisation transférentielle et fantasmatique du groupe, comme objet maternel clivé : mauvaise mère artificielle, couvant des embryons monstrueux ou (— renversement narcissique et défensif contre le montre —) géniaux. Contre cette semi-mère dé-naturée, tronquante et tronquée, morcelante et morcelée par l'effet en retour des pulsions destructrices dirigée contre elle, il est fait appel à la figure maternelle complète, totale et naturelle, c'est-à-dire à une figure possédant en elle-même la double puissance conjuguée du père et de la mère (groupe total : séminaire) : puissance fascinante certes, mais finalement tout aussi inquiétante, car tout recours contre l'empire de sa séduction demeure impossible, tant que ne se dégage pas, pour les participants, la figure du héros qui saura imposer sa loi à un tel monstre et défendre le groupe contre son emprise. Après l'invention d'un tel héros, les participants se quitteront sur cette découverte, à laquelle d'abord ils résistèrent, que pour y naître et croître, il faut admettre que le séminaire maternel n'est qu'un lieu de passage dont il importe d'accepter de se détacher. Ce détachement n'est rendu possible que si le séminaire ne figure plus ou le monstre maternel ou le paradis perdu (1).

J'aurai l'occasion de revenir sur certains aspects de ce cas. Pour l'instant, il me permet de formuler une dernière question avant de proposer les résultats de mes recherches étymologiques et sémantiques sur le mot séminaire : ce qui est réactivé dans les situations formatives que nous appelons séminaires ne serait-il pas un déploiement synchronique des représentations dont le sens s'est déposé, transformé et fixé tout au long de l'histoire de ce mot. Une autre formulation de cette question pourrait être celle-ci : l'étude du langage, de la langue et de la parole dans les séminaires de formation n'apporterait-elle pas au linguiste un dispositif permettant de retrouver *in situ*, le jeu des mécanismes psychiques et sociaux agissant dans l'élaboration et les transformations du sens des mots ? Les recherches que j'ai entreprises à propos des processus et des fonctions de l'idéologie (Kaës, R., 1971 b) autoriseraient un espoir de confirmer la valeur méthodologique des groupes et des séminaires de formation dans les recherches portant sur les systèmes de représentations collectives.

Ma démarche est maintenant à l'inverse de celle que je suggère : le déploiement diachronique du sens d'un mot devrait porter trace des mouvements qui agitent la réalité psychique qu'il représente dans la synchronie du discours collectif.

2. Les mots.

« L'usage populaire est la règle du sens des mots ».

St-Thomas d'Aquin. *Contra gentiles*.

2.1. Séminaire.

L'usage premier et le plus ancien du mot séminaire est de désigner ce qui contient de la semence, soit une **pépinière** (**seminarium**, de **seminare** : semer, ou, en ancien français Godefroy, F., 1892, seminer). Ce sens propre devenu inusité (Littré) définit le séminaire comme une terre préparée pour y recevoir la semence : de légumes, d'arbres. C'est donc un lieu de culture, au sens agricole de ce terme, c'est-à-dire un lieu d'artifice et de technique, où l'homme exerce le pouvoir de mettre en œuvre, de contrôler et de conduire un processus biologique naturel — la reproduction — c'est-à-dire aussi de présider à la transmission de la vie dans des conditions optimales : là se manifeste son choix et la finalité de son activité ordonnée à la satisfaction de ses besoins et/ou de son agrément. Ce sens premier du terme, de même que sa forme adjectivale, équivalent à **seminial** (« la femelle aussi jette semence pour ce qu'elle a des vases séminaires à l'envers » écrit Amyot — cité par Huguet) dénotent le rapport de ce mot avec l'activité sexuelle de la fécondation

(1) J'ai développé ce thème de la geste héroïque du groupe dans un article sur les représentations du groupe (Kaës, R., 1974).

(inséminer) et le processus biologique de la germination et de la croissance de l'embryon. Le sens premier de séminaire (pépinière) s'établit ainsi comme **métaphore**, et comme **métaphore botanique** (1).

De telles métaphores ont une particularité : celle d'être utilisées pour l'éducation sexuelle des enfants. On les retrouve aussi dans les rites et les mythes grecs, et peut-être dans d'autres mythologies, établissant l'équivalence entre la fécondité des plantes et celle des hommes. C'est une telle interprétation du mythe comme codage psychologique qu'a proposé D. Anzieu (1970) à propos du mythe d'Adonis et de Cerès. Le sens de séminaire, comme lieu d'insémination, s'établit aussi selon une métaphore animale (2).

Le mot a subi une série de transformations qui aboutissent aujourd'hui à une occultation de ce sens initial, limité et précis. Cependant la référence première affleure dans les dénominations qui en dérivent. Tout se passe comme si la signification sexuelle originelle avait été refoulée sous l'effet de la censure, et transformée dans des sens de plus en plus éloignés quoique maintenant des liaisons sémantiques étroites avec la signification première. Ainsi, au sens figuré, c'est-à-dire dans une représentation généralisante et conceptualisante, séminaire désigne le **germe** (« une séminaire de maladie », A. Paré), puis, par extension le **principe** (« le séminaire ou principe du feu », Amyot), enfin la **source** ou la cause (« l'envie ou la jalousie des égaux est le séminaire des troubles, séditions et guerres civiles » note Charron) l'adjectif séminaire prend le sens général d' **originel** (« la corruption séminaire depuis le premier péché », Cholières) : tous ces termes désignent ou qualifient ce qui est relatif à l'**origine**. Il est intéressant de noter que ce sont précisément les interrogations relatives à l'origine qui sont collectivement articulées et élaborées en systèmes de réponse (fantasmes, mythes, idéologies) dans les situations de séminaire de formation. Ces questions disparaissent dans le sens figuré du mot, dont la fonction se précise alors : le sens figuré permet de manier une représentation déchargée des investissements affectifs, — dés-affectée — de la chose : le sens propre s'y tient tout près. La distance prise par rapport aux choses de la sexualité (« la chose ») s'établit selon les lois du processus primaire — figuration, déplacement, condensation — mises au service des fonctions cognitives et défensives du Moi. L'analogie est la logique fondamentale de cette sédimentation de sens qu'une époque élabore et fixe pour un temps.

Après le Concile de Trente (1545) séminaire servira à désigner les **maisons ecclésiastiques** où l'on prépare dans chaque diocèse les jeunes clercs à la réception des ordres. W. von Wartburg note que le mot apparaît dans cet usage pour la première fois en 1564. Il cite à ce propos un texte de Pasquier qui établit l'équivalence séminaire-**pépinière** : « on (aux

jesuites) a donné plusieurs maisons pour instituer la jeunesse, qu'ils appellent aujourd'hui séminaires, voulant sous ce mot donner à entendre que ce sont pépinières de la religion catholique ». Le même mot sert à désigner le **contenant** (la maison, l'édifice), le **contenu** (le séminaire est l'ensemble des ecclésiastiques qui y demeurent) et un **certain temps** (celui qu'on y passe pour être admis dans les ordres). Dans ce passage du contenant au contenu, l'accent est mis sur l'**ensemble**, la collection en devenir. Il est à noter que séminaire a aussi pris le sens plus général d'assemblage, de **collection** ou de **recueil** (« son livre est un vrai séminaire de notables et belles sentences », Pasquier, cité par Huguet).

Par une seconde extension du sens clérical, — qui suit l'évolution même du mot culture et de l'activité culturelle comme n'étant plus identique à celle de la cléricature (Kaës, R., 1968) — le mot séminaire va désigner, vers 1570, les milieux ou les **établissements où l'on se forme à un emploi ou à une profession quelconque**. C'est l'idée d'**élevage** et de **formation** qui triomphe, rejoignant le sens profond qu'indique son synonyme pépinière. L'extension du terme permet une telle généralisation qu'aux 16^e et 17^e siècles séminaire désignera aussi l'endroit où l'on élève de jeunes animaux (W. von Wartburg).

A propos de l'extension religieuse du mot séminaire, notons ici que le passage du contenant (le lieu) au contenu (les jeunes prêtres en formation) définit une dérivation **métonymique** du terme séminaire, alors que les précédentes dérivations étaient **métaphoriques**. Comme tout concept qui s'impose, le concept du séminaire ne s'établira que procédant de cette double dérivation (3).

L'usage moderne du mot séminaire est enregistré en 1968 par le nouveau Larousse, au sens de **groupe d'étude** dans l'enseignement supérieur et de **réunion de techniciens**. P. Robert retient que le mot apparaît en France en 1953, dans les deux usages précités. Il note toutefois l'origine allemande de cet emprunt (Seminar). Littré note en effet que séminaire a été utilisé en Allemagne pour désigner divers établissements d'instruction publique, et spécialement les écoles normales.

Le mot porte ainsi trace de l'évolution sociale, culturelle et technique. Sa signification sexuelle initiale est occultée au profit de

(1) Le formateur s'apparente alors au cultivateur, maître du cycle de la végétation, comme la sage-femme est le maître de la génération. Sur ces figures dans le mythe et la philosophie platonicienne, cf. le remarquable ouvrage de F. Flahaut (1972).

(2) Dans la reproduction des chevaux on utilise un « bote en train » qui échauffe la jument, puis laisse la place à l'étalon reproducteur pour l'insémination.

(3) J. Laplanche l'a montré en ce qui concerne les concepts psychanalytiques, et plus récemment D. Anzieu (1971) à propos des découvertes des complexes de castration et d'Édipe.

significations désérialisées où s'établit l'équivalence avec d'autres termes que les dictionnaires et l'usage contemporains établissent comme synonymes (1) (session, stage). Mais avant de suivre l'itinéraire sémantique de ces équivalences, nous voudrions revenir sur les sens premiers de séminaire et explorer l'univers sémantique auquel il est connecté.

Nous avons déjà repéré l'équivalence de séminaire et de pépinière : terre préparée pour y recevoir la **semence**, le grain que l'homme sème et qui doit germer. L'usage désigne comme semence la liqueur fécondante des mâles. Ces usages retiennent la notion de fertilité, de prodigalité (répandre la semence) et de croissance tantôt bénéfique (préparation à quelque chose de mieux) tantôt maléfique (semence de discorde, de zizanie...) Par extension, la semence désigne aussi la race et la **descendance** (« sicut locutus est... Abraham et semini ejus »); puis, dans une acception générale et abstraite toute **cause** devant produire effet.

Les variations de sens attachées à la notion de semence s'éclairent précisément si l'on suit le cheminement des mots dont la racine est **pépin**, terme signifiant aussi semence. Littré estime que l'origine de ce mot ne semble pas tout à fait établie; Bloch et Von Wartburg (1960) notent que ce mot est de création romane, où la répétition du p doit exprimer l'exiguïté de l'objet; ils le rattachent au mot italien **pipinne**, verge de petit garçon. P. Larousse, dans son Grand Dictionnaire Universel du XIX^e siècle (1975) fait dériver pépin du latin **pepo** (concombre), lui-même issu d'une forme grecque **pepon**, de **pepto** : cuire, mûrir. P. Larousse retient toutefois, tout en priant le lecteur de l'excuser pour la crudité des termes, une explication que donne Ménage. Quant à nous, cette explication — que confirment Bloch et Von Wartburg — nous paraît fort pertinente quand bien même de sérieuses réserves seraient à faire sur sa justesse étymologique, sur les pièges et les excès que comporte la méthode que le bon auteur pratiquait. Mais lisons ce qu'écrivit Ménage : « Après avoir longtemps médité sur l'étymologie de ce mot, voici ce qui m'est venu dans l'esprit. Les latins ont appelé pipinna la « ghighi » d'un enfant, et ce mot se trouve en cette signification dans un vers de Martial :

« Drauci Natta sui vocat pipinam collatus cui gallus est Priapus... » (2) Et c'est de **pipinna** que nous avons fait p... mot de la même signification que « ghighi ». Pour p..., nous disons « binne » en Anjou et au Maine où l'on dit aussi « bin », d'où le diminutif Binet, qui est un nom propre de famille. Ces mots, bin et binet, témoignent qu'on a dit pipinnus. De pipinnus nous avons fait pépin, pour signifier une p... d'enfant et de là vraisemblablement pépin, nom propre d'homme : Pépin, maire du Palais, Pépin le gros; Pépin le Bref.

De la ressemblance à une p... d'enfant, nous avons appelé ensuite pépin le noyau de raisin,

car ce noyau ressemble tout à fait à une p..., ce qui a été remarqué par Gaffarel dans ses « curiosités inouïes ». Voici ses propres termes qui sont ceux du chapitre V^e : « on peut aussi remarquer quelque forme des parties honteuses tant de l'homme que de la femme aux grains de blé et aux pépins de raisin. Et à mon jugement, suivant cette remarque, on peut philosopher par dessus le commun sur ce proverbe : « Sine Cerere et Baccho, friget Venus ». J'ajoute à cette autorité, poursuit Ménage, que le grec « gigarton » qui signifie un pépin de raisin, a signifié aussi « pudendum ».

De cette ressemblance à une p..., nous avons aussi appelé Binet — ce qui justifie encore qu'on a dit **pipinnus** — ce petit bout de chandelle qu'on tire du fond du chandelier pour le mettre sur le haut ou sur le bas du chandelier, ce qui s'appelle : « faire binet ». Les Ecossais appellent ce petit bout de chandelle « doup », duquel ils se servent aussi pour exprimer une p... d'enfant ».

P. Larousse conclut avec malice qu'il n'a certainement rien à ajouter à cette explication. Elle paraît en effet très claire et d'autres preuves pourraient étayer la finesse et la vérité sémantique et psychologique de l'analyse de Ménage.

La ressemblance avec le sexe mâle (pénis) fonde sans doute l'origine commune du mot **pinus** (pin) et **pepinus** (redoublement diminutif de pinus) : le mot pinéale dérive de **pinea** (pomme de pin) comme aussi pineau (grain de raisin), pinée, pinard...; mais plus significative encore et conductrice de significations latentes est la série d'acceptions et de dérivations que prend le mot pépin. On lit dans Von Wartburg : aiguillon (de guêpe), maladie honteuse, orgelet (en Gascogne). Un mot formé sur pépin, **péplon**, désigne une excroissance de chair dans une plaie... On ne s'étonnera pas non plus de trouver encore une filiation entre pépin et pépète (d'où vient l'argot pépète) puisque ce terme désigne la petite masse de métal que l'on trouve à l'état natif, sans gangue.

La forme particulière que prend le mot pépin dans certaines régions (Maine, Haute Normandie) nous oriente vers une autre formation (poupin ou pupin pour pépin et pouponnière

(1) G. Mounin, que je remercie d'avoir accepté de lire cette partie de mon travail et de m'avoir fait part de ses critiques, me communique ces deux remarques : le moment où, en France, le mot séminaire est utilisé dans son acception moderne correspond à une régression de l'anticléricalisme. Dégrevé de son hypothèse cléricale, le mot peut alors être utilisé dans les milieux traditionnellement anti-cléricaux, tel l'Université. Depuis 1968-1969, le terme est souvent remplacé dans l'Université en particulier par celui, quarante-huitard, d'Atelier.

(2) Natta parte du petit pipi de son amant en comparaison de qui Priape n'est qu'un Galle ». Les galls, prêtres de Cybèle, étaient châtrés pour pouvoir se consacrer entièrement au service de la déesse.

pour pépinière). Ces formes proches de poupon, poupée, poupin, poupard, suggèrent une origine commune avec le terme latin *pupa*, qui désigne la poupée et la jeune fille. Un mot ancien français, poupe, est un terme de chasse qui sert à nommer la mamelle de certains animaux. Notons encore que l'on appelle poupée le pansement qui entoure un doigt blessé et qu'en argot poupée signifie aussi pénis, selon l'équation symbolique (fille = phallus) établie par Fénichel.

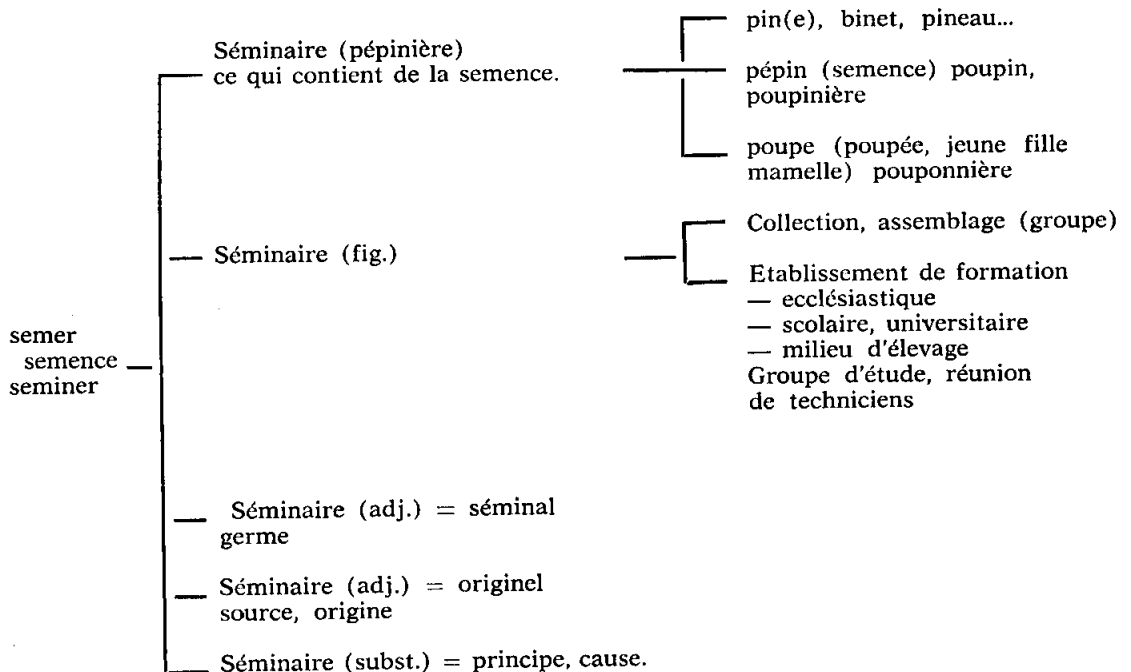
Il est assez remarquable, que même dans le cas où l'étymologie reste incertaine (1), les associations de sens convergent de manière frappante vers la désignation des choses sexuelles et des organes sexuels : le sexe mâle, la semence, l'enfant, la mamelle. Les compositions métaphoriques ou métonymiques permettent de tenir pour équivalents ou substitut le pénis, l'enfant, le sein et tout autre objet susceptible de les représenter. Il est remarquable que le mot pépin désigne la graine puis le fruit lui-

même qui le contient, un certain fruit : la courge ou le concombre. Ce mot est une représentation métonymique, une condensation du contenu et du contenant, ici, de l'organe sexuel mâle et femelle.

C'est donc en dégageant ce sens premier de séminaire qui lie étroitement ce mot à l'univers de la sexualité et de la reproduction que l'on peut comprendre l'affrontement en un conflit entre des tendances orientées vers l'occultation et des tendances orientées vers la manifestation du fondement sexuel de l'activité formative en situation de séminaire. Nous avons jusqu'ici tenté d'établir la genèse du mot et des significations successives qu'il a reçues ; si l'on considère le champ sémantique dans lequel figure le mot séminaire, on ne peut qu'être frappé de constater que les significations premières ou dérivées de ce terme sont marquées par l'orientation sexuelle des objets et des idées qui les représentent :

TABLEAU I

Dérivations étymologiques
et champ sémantique du mot séminaire



Comparons maintenant le mot séminaire à ceux qui le plus souvent aujourd'hui sont tenus pour proches ou équivalents dans le vocabulaire de la formation : session et stage.

2.2. Session

Le mot session sert d'abord à désigner le fait d'être assis. Cet usage du mot apparaît du 12^e au 16^e siècles (Huguet) ; il est emprunté au latin *sessionem*, de *sedere*, être assis. Le terme français *seoir* reprend cet usage en l'un de

ses sens (être assis) ; l'autre signification **être convenable**, bien aller (« le deuil sied à Electre »). Ce second sens mérite d'être mentionné, car il dénote la notion de **norme** que l'on retrouve dans certains usages du mot séminaire et de stage (aptitude, entrée dans un ordre...)

Comme terme du vocabulaire politique, le mot session est appliqué à des **assemblées réunies** :

(1) C'est le cas pour pépin, comme me le confirme G. Mounin.

il désigne le temps pendant lequel un **corps délibérant est assemblé**. Dans cet usage, qui précise qu'il s'agit de la réunion d'un corps constitué non permanent, le mot est emprunté de l'anglais *session* (1657, Bloch, O., et Von Wartburg, W., 1960) et il triomphera du mot *séance* pour s'appliquer à des assemblées politiques (18^e siècle) puis à des tribunaux (19^e siècle). Le terme trouve un usage dans le vocabulaire ecclésiastique, puisqu'il servira à désigner les séances (mot de même origine que *session*) d'un Concile (rassemblement).

Ces différentes définitions font apparaître une certaine redondance qui signe une double insistance : sur la position du corps assis, position favorable à la réflexion et au travail de délibération ; se manifeste ainsi la prévalence, dans cette position et pour ces activités, des processus secondaires et du travail de la pensée. La seconde insistance porte sur le fait de la réunion, du rassemblement d'un ensemble d'individus en un corps. Comme pour séminaire, nous trouvons donc ici encore une référence explicite à un mode relationnel et expressif groupal.

Les dictionnaires contemporains (Larousse 1968 ; Robert, 1970) ne mentionnent de *session* que la signification qu'il prend dans la vie scolaire et universitaire : temps pendant lequel les examens ont lieu, réunion d'un jury.

2.3. Stage

Littré donne comme origine à ce mot le bas latin *statica, résidence*, formé sur *stare* : être debout. Dauzat fait dériver *stage* du latin médiéval *staglum*, d'où procède l'ancien mot français *estage, séjour* (lieu où l'on se tient). On trouve chez Huguet, pour *estage*, les sens de bâtiment, échafaudage, scène. Les notions de fixité, de permanence et de construction stable sont inhérentes à tous ces termes.

Le terme a un usage juridique dans le droit féodal, où il désigne le devoir du vassal, à l'égard de son seigneur, de venir contribuer à sa défense pour un temps indéterminé (Bloch et von Wartburg, 1960). La même notion d'obligation est présente dans l'usage du mot *stage* que le vocabulaire ecclésiastique enregistre (1930, Bloch et von Wartburg, op. cit.) pour désigner la résidence que doit faire chaque nouveau chanoine dans son église durant un certain temps.

Ce laps de temps — plus ou moins déterminé — passé en un certain lieu d'attente vers une autre étape, marqué de l'obligation d'y séjourner, sera nommé *stage* pour désigner, par extension, la **fréquentation obligatoire et temporaire d'un établissement de formation**. Certaines professions y astreignent leurs novices : avocats, notaires, médecins, enseignants, puis récemment jeunes cadres industriels (Larousse, 1958 ; Robert, 1970). Le *stage* est un **temps de rencontre sur le terrain professionnel** avec des praticiens chevronnés vis-à-vis desquels le stagiaire (1823) est dans un rapport de soumission dans le but d'un apprentissage. Limité d'abord à certaines

professions libérales, le *stage* est un **temps d'épreuve** dont doit justifier quiconque veut être reconnu apte à l'exercice de la profession.

Le mot *stage* désigne donc un temps de passage vers la vie adulte où se conjuguent les exigences de la permanence et de la solidité dans les acquisitions (constructives) et une certaine contrainte dans la position plutôt passive du stagiaire, celle que suggère comme adéquate la soumission à une épreuve obligatoire dans un cursus, épreuve qui doit **l'élever**.

3. L'UNIVERS COMMUN DANS LA PRATIQUE FORMATIVE

3.1. L'idée de formation.

L'étude comparée de ces trois termes met en évidence des traits de signification communs et différents. Les traits communs les plus manifestes apparaissent dans la participation de ces trois termes au vocabulaire et à la pratique de la formation : leur usage récent — surtout pour séminaire et *session* — est de désigner des modalités spatiales, temporelles, organisationnelles et pédagogiques de la **formation d'adultes**. Ces modalités sont nouvelles et marquent une rupture, essentiellement dans la **méthode** de formation, avec les pratiques traditionnelles : il s'agit de méthodes actives, de programmes, massés, d'organisations groupales transitoires avec internat.

Deux de ces termes (*séminaire, stage*) portent trace depuis très longtemps de cette visée de formation et d'élevage. Le troisième, *session*, indique plus spécialement une modalité de réunion et de rassemblement définie par une tâche particulière que l'on peut supposer être consécutive à la formation (délibération, examen).

3.2. L'idée d'organisation groupale.

Toutefois, chacun de ces termes référés à la formation implique une organisation sociale et culturelle : le séminaire (cf. assemblage, collection, recueil) comme le *stage* (cf. corps professionnel) et surtout la *session* (réunion d'une assemblée délibérante) trouvent naturellement leur expression relationnelle et collective dans l'**organisation groupale**. Le fait que la pratique formative contemporaine trouve dans le travail en groupe une modalité instrumentale privilégiée ne suffit pas, pour ce qui nous occupe ici, à rendre compte de cette relation étroite entre les contenus et les processus désignés par ces termes et la prévalence des relations groupales dans les séminaires, les *stages* et les *sessions*. Ce que nous ne pouvons tenir pour une hasardeuse coïncidence ne nous satisfait guère plus si nous parlions le langage déjà plus adéquat des affinités électives. Il faut alors envisager que les objets représentés par ces mots, particulièrement séminaire, *session, stage* et groupe, participent au même univers fantasmatique : celui de la formation. Nous

serions enclins à avancer que séminaire et groupe sont des mots particulièrement aptes à recueillir et à déclencher l'activité fantasmatique de la formation : la raison de ceci devrait être recherchée dans ce qui des objets fantasmatiques trouve inscription dans ces mots. A propos de séminaire, nous avons dégagé qu'il s'agit d'objets sexuels relatifs à la fécondation, à la germination et à la naissance, au corps de la mère.

Nous interrogerons alors ce que nous savons du mot groupe. Didier Anzieu (1964) a retracé l'origine et l'évolution de ce mot, dont l'usage en français est récent : il vient de l'italien (*grosso*, *gruppo*) qui l'utilise dans la terminologie technique des beaux-arts pour désigner plusieurs individus peints ou sculptés et formant un sujet. Importé en France vers le milieu du 17^e siècle, il demeure un terme d'atelier, puis désigne un **assemblage** d'éléments, une catégorie, une classe ou une collection d'êtres ou d'objets. Groupe désigne une **réunion de personnes** vers le milieu du 18^e siècle en France, en Allemagne (**grupp**) et en Angleterre (**group**). D. Anzieu interroge ensuite l'origine du mot dans l'espoir d'y trouver un éclairage sur ses significations latentes : il relève que le sens premier de l'italien (**grosso** est nœud, avant de devenir réunion, assemblage. Les linguistes le rapprochent de l'ancien provençal **grop** (nœud), et supposent qu'il dérive du german occidental **kruppa** (masse arrondie) ; l'idée d'un rond serait à l'origine de groupe et croupe. L'étymologie fournit ainsi deux lignes de forces que l'on retrouve dans la vie des groupes : le **nœud** (connotant le degré de cohésion) et le **rond** (équivalent premier de réunion, puis cercle).

Le rapprochement du champ sémantique de ce terme avec celui que nous avons établi pour séminaire et pépinière fait apparaître des traits communs remarquables : outre l'idée d'assemblage, réunion, recueil, collection, la représentation des organes sexuels femelle et mâle : masse arrondie, rond cercle (1) et **nœud**, qui est à la fois une des métamorphoses du cercle, la désignation argotique des glandes séminales mâles, et dans la langue de Racine, l'équivalent de l'union sexuelle.

Ce que nous avons recueilli comme information sur ces mots permet donc d'établir plus solidement l'hypothèse qu'ils comportent des significations latentes appartenant au même univers (2).

3.3. L'idée du passage et de l'initiation.

Revenons à l'analyse des traits de significations communs à séminaire, session et stage. Chacun de ces termes comporte la notion d'une norme à acquérir et à respecter (entrée dans la vie professionnelle, un ordre...), ou à établir (résultats de la délibération) pour participer à la vie sociale et culturelle. Dans leur sens le plus ancien, séminaire et stage impliquent

un certain itinéraire, un passage d'un état vers un autre : une initiation. L'organisation sociale des 16^e et 17^e siècle — époque où les mots prennent leur sens proche des acceptations contemporaines — invente les mots propres à désigner la formation de notables et de catégories sociales chargées de recevoir, d'élaborer et de transmettre la culture : clergé, barreau, magistrature, hommes politiques, médecins, professions libérales, puis plus tard enseignants, et avec l'industrialisation, techniciens. Il s'agit donc bien, au sens figuré de canaliser et de contrôler le passage d'un état « naturel » vers un état « culturel ». L'opposition friche/pépinière se développe dans une série d'équivalences : croissance spontanée, naturelle/culture, artifice. L'idée de séminaire comporte une opposition interne entre ces deux séries, comme l'atteste par ailleurs le matériel clinique rapporté dans l'exemple du « sémi-mère ».

3.4. La référence aux positions du corps.

Enfin, chacun de ces termes définit une position du corps :

— la position du **pré-corps** (germe, semence) dans le corps maternel, réceptacle de la semence, abri, espace, terrain de croissance et habitat primitif (séminaire).

— la position du **corps assis**, c'est-à-dire détaché de l'espace maternel et suffisamment maîtrisé pour maintenir une concentration de la pensée sur les productions psychiques internes et sur les relations avec l'extérieur. Cette position du corps est celle requise pour la réflexion et la délibération (session).

— la position du **corps élevé**, verticalisé et apte à la marche. Cette position rend possible l'entrée dans l'état de l'homme se tenant debout (stage) pour parler.

On repère ici que les positions du corps sont référées à un « langage du corps » dont les émergences apparaissent dans la fantasmatique de la formation et dans le vocabulaire qui l'indexe (digérer, assimiler, produire, modeler, inculquer, maîtrise de soi, relâchement, reproduction...).

Ces trois positions du corps accompagnent les étapes décisives de la formation humaine : la première comprend la période qui va de la conception et de la gestation à la naissance et à la phase de dépendance orale à la mère ; la seconde est contemporaine du développement des premières formes d'autonomie (marche, musculature) du contrôle (sphinctérien), du langage et de la maîtrise des postures et des

(1) Il est remarquable que la disposition typographique du sigle ou l'emblème de la quasi-totalité des organismes (français) qui, par le moyen du groupe, proposent des stages, des sessions et des séminaires de formation, représente un cercle ou une figure du cercle.

(2) J'ai donné un exemple clinique de cette collusion fantasmatique du groupe et du couple (Kaës, 1972, p. 56) à propos d'un *lap.us* (« le groupe »).

objets ; la troisième coïncide avec la première rupture d'avec l'univers familial-maternel. La première expérience de la session et du stage est celle que fait l'enfant lorsqu'il rentre à l'école.

Ces expériences seront reprises après l'adolescence, soit comme périodes d'apprentissage aboutissant à l'entrée dans la vie adulte professionnelle (stages), soit comme moment de pause et de réflexion organisée (session) soit comme plongée vers les origines mêmes de la formation du sujet (séminaire).

L'adolescence, considérée du point de vue des processus formatifs, réactive tous les émois et les représentations liés à ces trois positions du corps et à ces trois dimensions de la formation : elle est tout à la fois un séminaire, une session et un stage. De ceci, nous pouvons inférer que si la situation formative en groupe déclenche chez l'adulte une régression à un moment comparable à celui de l'adolescence, les conflits liés aux différentes positions du corps impliquées par la formation se thématisent comme des conflits entre ces trois modalités formatives : on peut alors se demander si la forme du « stage », ou de la « session » n'est pas en mesure d'être élaborée contre celle du « séminaire », et si le « séminaire » n'est pas, en certains cas, la dérivée régressive contre la forme de la session ou du stage. Les implications de ces positions et de ces formes ne concernent pas seulement la concurrence entre les processus primaires et secondaires, mais aussi la régression vers les organisations libidinales et vers les finalités destructrices des stades prégénitaux.

Nous avons jusqu'à présent tenté de dégager les traits communs à ces trois termes, en ce qu'ils désignent des modalités formatives. Le moment est maintenant venu d'examiner plus précisément leurs différences.

4. LES DIFFERENCES SIGNIFICATIVES

Stage et session sont aujourd'hui encore les termes les plus répandus dans le public, bien que le terme séminaire tend à obtenir un succès appréciable dont nous avons à interroger la signification.

4.1. Session et stage : la prévalence du contrôle.

Stage est un mot le plus souvent associé à formation professionnelle acquisition de connaissance ou de techniques spécialisées, obligatoire pour l'exercice d'une activité ou son perfectionnement : on parle ainsi des stages de la formation professionnelle des adultes, de stages de moniteurs de colonies de vacances, d'animateurs de collectifs, d'étudiants, en formation professionnelle dans une entreprise, de cadres d'organisations culturelles, politiques, syndicales, etc. Centré sur l'étude d'un objet précis, le stage est fréquemment sanctionné par un diplôme, un brevet, ou la délivrance d'un grade :

la notion de niveau et de progression (stages de différents degrés), de hiérarchie et de compétence technique (l'encadrement du stage est souvent appelé *maîtrise*) est très souvent présente. Il s'agit en somme d'une activité de dressage et d'élevage, indiquant un projet éducatif constructeur et pour cela relativement contraignant. Un stage où le stagiaire n'est pas guidé, encadré, n'est pas un vrai stage : il est là (*stat*), livré à lui-même, sans orientation, désœuvré.

La station debout est le résultat d'un effort de contrôle postural du corps en réponse à des impératifs vitaux. L'élevage de l'esprit suit dans le stage les mêmes exigences.

Le mot session porte l'accent sur le travail de la réflexion et sur la prise de contrôle sur un objet, soit un thème à étudier, une question à débattre, un problème à résoudre. Mais ici l'activité apparaît d'emblée plus spéculative que pratique, plus théorique (ou contemplative) qu'appliquée. Ce mot est très largement utilisé dans les milieux religieux, où il est souvent synonyme de retraite, temps d'arrêt. La session, même hors des milieux religieux, conserve cette dimension majeure de la réflexion et du travail intellectuel : la démarche du « sessionniste » est, en outre, rarement sanctionnée par un label. La session requiert que le corps soit dans la position favorable à l'élaboration de la pensée et à l'échange verbal entre des participants rassemblés par un même but. Pour atteindre de tels objectifs, il importe que le corps soit maîtrisé convenablement.

Stage et session comportent une certaine prévalence des processus secondaires, du contrôle intellectuel, technique et relationnel, à l'instar de ce que le contrôle postural rend possible.

Cette prévalence du contrôle, du maintien postural, de la domination sur les objets et les idées rend particulièrement sensible la prévalence de l'économie libidinale *anale* dans l'organisation et le développement des stages et des sessions ; nous avons développé ce point de vue dans une étude sur la fantasmagorie de la formation (Kaës, R., 1973a). Rappelons, en ce qui concerne le mot session, que son origine est liée à celle de siège et que l'un des dérivés étymologiques communs à ces deux mots précise le rapport avec l'analité : séant. La propriétaire d'un hôtel ne s'y était pas trompée qui avait décoré la pièce de son établissement réservée aux séminaires et aux sessions d'une photographie représentant douze enfant assis en cercle sur un pot (1) ; ne s'y étaient pas trompés non plus les stagiaires de telle organisation qui, en un autre lieu, avaient terminé leur stage en dessinant au tableau noir un

(1) Il est remarquable que, dans les groupes de diagnostic que j'ai eu l'occasion de monitorer dans cette salle, qui comportait d'autres illustrations, les participants n'aient jamais fait directement allusion à cette photographie, tant le refoulement et la répression, concernant l'érotisme anal, sont dans les groupes intenses.

« penseur », à la façon de Rodin, accroupi sur « le siège » avec cette dédicace à l'un des animateurs : « nous voici maintenant devenus aptes à former des hommes ».

4.2. Séminaire : la prévalence de la spontanéité et de la créativité.

Séminaire indique d'abord autre chose : l'accent est placé sur la créativité, la recherche spontanée, le jaillissement, le renouvellement d'attitudes, d'idées, de relations, de mode de vie, de la sensibilité, etc. (1) En séminaire, les processus primaires semblent directement sollicités, comme en un **brain-storming**, par le dispositif de formation : il s'agit de mettre en œuvre et de diriger les forces nécessaires à une remise en question, une reprise totale, un retour aux sources et aux origines. Le séminaire concerne la vie dans son ensemble et dans sa force de création : il s'agit d'en reprendre le cycle depuis l'origine, de la reproduire et d'en renouveler le sens parmi la prodigalité foisonnante des émois et des signes.

L'expérience formative proposée par le séminaire, et que reflète le terme même, est donc différente de celle que définit le stage ou la session. Nous trouvons confirmation de cette différence dans un travail de présentation des stages de formation psychosociologique (This, B., Lapassade, G. Lhotellier, A., 1967). Ces auteurs caractérisent le stage par sa dimension pédagogique, active certes par opposition à la pédagogie de la transmission didactique ; ils en décrivent les composantes à partir du modèle initial de Bethel (p. 192-207). La différence entre stage et séminaire vient ainsi sous leur plume : « alors que le modèle bethélien était essentiellement « pédagogique », un second type de stage d'inspiration plus strictement freudienne, pourrait être nommé :

« Séminaire d'initiation analytique » (p. 207). Ces trois termes sont commentés de telle sorte qu'apparaissent clairement les dimensions de la remise au monde et du rapport essentiel avec le lieu de la naissance : l'appui que les auteurs trouvent dans les analyses de Van Gennep sur les rites d'initiation et de passage les conduit à esquisser la fonction thérapeutique et formative de la régression vers les contenus et les processus inconscients.

L'expérience proposée en séminaire est bien celle, profonde et complexe, de la genèse et de la régénération. Nous avons essayé d'établir dans un précédent travail que la régression atteinte pouvait être celle d'organisations et de processus psychiques antérieurs à la constitution du corps (Kaës, R., 1973b) : l'expérience fondamentale est celle du corps devenant corps, organisation et position. Les disciplines scientifiques susceptibles de rendre compte de cette expérience sont l'embryologie, la fœtologie et la psychologie de l'enfant et de l'adolescent.

J'ai déjà mentionné que l'usage du mot séminaire tend à se généraliser depuis quelques an-

nées. Je pense aussi que la tendance actuelle à nommer séminaire ce qui auparavant était désigné par les termes stage et session (substitution) est à interroger. Cette tendance ne me paraît pas tenir seulement à l'aura aristocratique dont bénéficie le terme séminaire usité d'abord dans certains milieux (cadres, professions libérales, Université, Grandes Ecoles, industries de pointe) ; de cet usage moderne et récent, le mot conserve la marque d'une activité de choix : on retrouve ici la référence à la graine d'élite sélectionnée, implantée et élevée avec soin dans une pépinière pour fournir des plantes fructueuses et de qualité. La valorisation sociale et personnelle que le passage dans un séminaire confère à ses participants entre sans doute pour une part dans ce phénomène de généralisation et de substitution. Mais, à mon avis, l'explication reste incomplète. Je suis porté à croire qu'il s'agit plus fondamentalement de refouler les fantasmes mobilisés dans l'expérience du séminaire, d'endiguer certaines tendances inconscientes qui peuvent y apparaître, et d'instaurer, en utilisant comme un leurre et un masque la résonance attractive du mot et de la chose, le contrôle des représentations et des affects liés à la fécondation, à la gestation et à la naissance. La généralisation et la substitution sont donc au service des exigences défensives et aboutissent à la neutralisation du mot, de la chose et de la pratique qu'elle évoque. L'évolution sémantique du mot tendrait à apporter confirmation à cette hypothèse. Il me reste encore cet autre argument que j'ai avancé plus haut : ce qui se passe dans un séminaire de formation est de nature telle que la plupart des tentatives des participants vise à le transformer en stage ou en session.

5. POSITIONS FORMATIVES DANS LE SEMINAIRE

Nous sommes en mesure de reprendre et de compléter ce que nous avons établi dans un précédent travail portant sur la régression dans les séminaires de formation.

5.1. Le corps de la mère : l'exemple du « féminin ».

Le séminaire est le corps de la mère, la matrice, le sein originel et oral (mamelle) : c'est le lieu préparé (pépinière) qui reçoit la semence (pépin) fécondante du mâle (pénis) ; le sémi-

(1) A ma connaissance, on ne parle pas de stage ou de session, mais de séminaires de créativité. Dans le remplacement récent du terme séminaire par le mot Atelier, deux courants sont susceptibles de déterminer cette substitution : la résurgence de certains maillons associatifs liés à l'origine du mot groupe (atelier des Beaux-Arts, lieux de création) ; la référence à l'utopie quarante-huitarde du XIX^e siècle français, dans son aspect égalitaire, libertaire et autarcique.

naire est porte-germe, lieu de fertilité et de prodigalité, temps originaire de la fécondation, de la gestation et de la naissance (1). L'espace-temps fantasmatique du séminaire est celui des fantasmes originaires, mises en scène des questions et des acteurs relatifs aux origines. Les fantasmes de scène originaire sont les fantasmes fondamentaux réactualisés à la phase d'adolescence à une période de croissance et de formation. Ils sont inaugurés par le désir même des formateurs (animateurs = donneurs de vie) et constituent l'organisation fantasmatique prévalente de la formation par le groupe.

En voici un exemple : au cours d'un cycle de formation par le groupe la question vient parmi les moniteurs de l'équipe interprétante d'élucider le rapport des participants au grand groupe ; celui-ci réunit, une fois par mois, tous les participants et tous les moniteurs des petits groupes. Cette question surgit au moment où les moniteurs s'interrogent sur le fait de savoir qui est le vrai organisateur du séminaire : le groupe qu'ils constituent ou bien l'institution de formation qui les a sollicités pour ce travail ? Il s'agit aussi de savoir qui « engendre » les séances plénières : l'équipe des moniteurs dans son ensemble (tous les pères, les petits pères, les petits pairs) ou bien seulement un des moniteurs, en l'occurrence moi-même. Je formule l'hypothèse suivante qui me semble rendre compte et de la nature de l'angoisse parmi les participants et de l'incertitude qui nous traverse quant à notre position paternelle : « les séances plénières sont vécues comme un ventre maternel grouillant d'enfants engendrés puis abandonnés par des pères différents et indifférents à leur progéniture ». L'un des moniteurs exprime sa gêne devant la représentation du grand groupe comme matrice ; il ne parvient pas à dire précisément en quoi, mais il lui semble que si c'est là une hypothèse valide dans certains « féminaires », ce n'est certainement pas le cas pour celui-ci... Ces autres « féminaires » se découvrent être ceux que je fais avec une équipe de formateurs qui jouit d'un grand prestige à ses yeux.

Le lapsus, proche du fameux « famillinaire » résulte de la condensation de deux éléments (femme-séminaire) dont il importe à notre coéquipier de maintenir séparé le sens : ce séminaire, (le grand groupe « plénier ») ne saurait être assimilé à une femme. Maintenir cette séparation, — dont l'inconscient triomphe dans le lapsus, c'est juguler l'angoisse et la culpabilité de se figurer dans sa position incestueuse de la pénétration du corps maternel. Cette position ne lui paraît admissible que dans d'autres séminaires, « ailleurs », et uniquement pour ceux des moniteurs qui, comme je suis supposé par lui le pouvoir, ont un accès génitalisé et légitime, de par la fonction paternelle dont ils sont investis, au corps de la mère. Ce qui ailleurs est possible ne peut l'être ici, car effectivement nous sommes plusieurs à rivaliser pour cette possession ou à nous en sentir coupables. L'exemple de ce lapsus me paraît

éclairant sur deux points : il apporte une vérification à l'hypothèse selon laquelle laquelle le séminaire est investi, par les participants et par les moniteurs, comme signifiant du corps de la mère. L'exemple du « semi-mère » l'avait déjà indiqué, et nous noterons, en le soulignant, que c'est à la faveur du jeu de mot et du lapsus que ces significations se découvrent. En outre, et c'est là le second point, cette représentation du séminaire prend sens dans une mise en scène fantasmatique et par rapport aux mouvements complémentaires du transfert groupal, sur l'objet séminaire, et du transfert central, sur un membre de l'équipe interprétante figurée comme image paternelle ; corrélativement, les autres moniteurs sont des fils aînés incestueux et les participants les bébés contenus et abandonnés dans le corps de la mère.

5.2. La référence à la loi.

Le séminaire est lieu de formation dans la mesure où se manifeste la référence à la fonction du Père, d'abord sous l'aspect de la nécessité que revêt la loi, puis par la rencontre et l'acceptation d'un principe de génération et de croissance (autorité). Ces éléments fondent l'instauration d'un ordre de génération et l'entrée dans un ordre relationnel qui est celui de la sociétalité et de la culture. Par cette conversion qu'inaugure le passage du fantasme vers la technique, de la nature vers la culture, s'effectue le mouvement d'un travail analogue à celui du deuil et qu'accompagne le sentiment d'une perte et la nécessité d'un renoncement. La formation, comme travail (Kaës, R., 1971a) implique le sacrifice, mais aussi l'élaboration d'un compromis positif avec la castration (les métaphores botaniques de l'émondage, et de la transplantation sont à la fois des métaphores de la séparation et de la croissance). Le travail de la formation (prendre forme, puis se former) ne s'effectue que par le travail d'appropriation d'un système de normes et de règles subordonné à la Loi dans sa fonction de limitation et de croissance du sujet rendu apte à un échange social. C'est à cette unique fin que sont ordonnés les médiateurs de la formation : système de règles, dispositif instrumental tuteurs (ceux qui président à l'élévation correcte du plant) ou moniteurs (ceux qui suscitent le souvenir, préviennent, donnent un avis, éclairent et devancent). En séminaire, le moniteur est celui qui, par le rôle qu'il joue en fournissant les garants symboliques et en laissant opérer les agents de symbolisation préside à la croissance et la précède tout en la laissant libre de son propre mouvement. Telle est la position du moniteur dans le travail du processus formatif et de l'interprétation : il ne peut être le

(1) Sur les fantasmes de la naissance et de la renaissance, cf l'étude de L.V. Thomas, sur l'initiation en Afrique Noire (1973), et ma contribution à l'étude de la fantasmatique de la formation comme mise au monde (Kaës, R., 1973a).

phallus dès lors qu'il interprète ce qui s'y réfère.

Cette référence à la loi se manifeste dans la situation de séminaire — comme en toute situation formative ou thérapeutique instituée par un système de règles — par la contestation des règles ressenties comme imposées par le(s) moniteurs(s) : il appartient au groupe seul de se donner ses propres règles : « toute règle d'origine externe, écrit D. Anzieu (1972) est incompatible avec les valeurs d'improvisation, de liberté, de spontanéité, d'autonomie que l'on demande à la formation et que l'on vient chercher dans ce type de session ». D. Anzieu analyse cette contestation portée par la parole du leader comme défi à l'égard du moniteur et comme séduction vis-à-vis du groupe, c'est-à-dire comme reviviscence de l'expérience œdipienne. Un tel processus groupal est, le plus souvent, accompagné de l'émergence de fantaisies collectives : autogénération, parthénogénèse, dont le sens est contra-œdipien. Il est un autre registre d'analyse qui, selon nous, pourrait rendre compte de telles fantaisies dans le rapport qu'elles entretiennent avec la référence au séminaire comme sein maternel. Les participants ne tolèrent pas alors l'irruption d'une réalité extérieure qui marque la séparation d'avec l'état paradisiaque que constitue l'état pré-natal. La première loi est celle qu'impose la nécessité de la séparation, convocatrice des fantasmes d'omnipotence et d'autarcie. La règle énoncée par le moniteur représente, à tous les niveaux de conflit avec la réalité extérieure, l'opposition — la butée — contre laquelle le désir se heurte, et que le sujet vit comme blessure narcissique, dépendance et agressivité vis-à-vis de l'objet.

5.3. Semence et génération.

Le séminaire est un rassemblement, un groupe de semences. Les participants d'un séminaire sont dans une position double : ils sont embryons semés dans le corps maternel, enfants-semence dans la matrice (semis-mère). La recherche du père et de la paternité n'est pas une donnée première : elle résulte d'une reconnaissance mutuelle, culturelle, symbolique. Les participants sont les enfants du couple parental reconstitué par eux dans les rapports fantasmés de l'équipe des moniteurs et du séminaire ; ils sont dans le ventre maternel et s'y trouvent dans la position des différents objets que ce ventre est censé contenir : le pénis paternel, des excréments, des enfants... ; ils sont enfin de petits sexes (pépins) d'enfants et de petites mamelles (poupes), futurs porteurs ou réceptacles de semences. Ils sont ainsi « membres » dans le « sein » d'un groupe. Ils sont donc dans les deux temps majeurs de la croissance : celui de l'embryon et celui de l'adolescent ; ce sont là les deux temps décisifs dans le processus de la génération.

Le cas du « séminère » pourrait être ici repris pour illustrer ces propos. Voici une autre observation extraite d'un groupe de diagnostic :

durant une pause entre les séances, des participants ont remarqué que deux d'entre eux, un homme et une jeune femme, se sont éloignés. Leur retard à la reprise de la séance est remarqué, sans plus. Dès l'arrivée du couple, on les interroge en les plaisantant : « Ah, leur répond l'homme, vous vous êtes imaginé que nous étions allés faire le congrès dans ma chambre ! » On lui rétorque qu'en fait de congrès, s'il s'en tient un, c'est dans cette salle où tous sont réunis qu'il a lieu : un sentiment de gêne lié au malentendu à propos du mot congrès s'installe et persiste. Je suggère que ce terme a sans doute un sens particulier qui n'est pas partagé par l'ensemble des membres du groupe : « bien sûr, explique alors le participant, faire le congrès signifie faire l'amour. C'est un terme que j'utilise pour ne pas choquer mon auditoire lorsque je commente les bas-reliefs des temples hindous aux touristes auxquels je m'adresse. Une femme répond alors que jamais plus elle ne pourra être tranquille lorsque son mari lui dira qu'il va à un congrès ou à un séminaire ! Ce propos suscite le rire, puis le silence s'installe. Une autre femme l'interrompt pour dire gravement : « puisqu'ici nous sommes en séminaire, serions-nous aussi en train de faire le congrès ? J'ai peine à m'imaginer que nous sommes assez grands pour cela, je pensais plutôt que c'étaient les moniteurs qui le faisaient : eux ils sont grands ; nous ne sommes que des fœtus de paille... »

6. UN MOT-SYMPTOME : SEMINAIRE

Nous pouvons maintenant reprendre notre réflexion sur le rapport des mots et des expériences qu'ils servent à nommer. Que l'on appelle séminaire un temps, un lieu et une organisation sociale ordonnée à la formation aux relations interpersonnelle et de groupe me paraît fort justement rendre compte de ce dont témoignent les différentes significations déposées en couches successives dans ce mot. Le séminaire de formation offre la possibilité de revivre l'expérience et de redécouvrir le sens des choses que le mot séminaire a servi à dénommer et à occulter à la fois.

6.1. Symbolisme linguistique et symbolisme de l'inconscient.

Toute cette recherche repose sur un débat encore balbutiant et qui concerne les rapports entre le symbolisme linguistique et le symbolisme de l'inconscient d'une part, et, d'autre part — mais en relation avec ce premier problème — la définition du statut de la subjectivité collective telle qu'elle se manifeste dans certains procédés stylistiques du discours comme dans l'évolution sémantique du vocabulaire.

Sur le premier point, il n'est pas inutile de relire l'article dans lequel E. Benveniste (1956) établissait, à propos de la fonction du langage dans la découverte freudienne, les différences entre le symbolisme du langage et

celui de l'inconscient. « En disant du langage qu'il est symbolique, on n'énonce encore que sa propriété la plus manifeste. Il faut ajouter que le langage se réalise nécessairement dans une langue, et alors une différence apparaît, qui définit pour l'homme le symbolisme linguistique : c'est qu'il est **appris**, il est coextensif à l'acquisition que l'homme fait du monde et de l'intelligence, avec lequel il finit par s'unifier. Il s'ensuit que les principaux de ces symboles et leur syntaxe ne se séparent pas pour lui des choses et de l'expérience qu'il en prend ; il doit s'en rendre maître à mesure qu'il les découvre comme réalités... (...) La relation de ces symboles aux choses qu'ils semblent recouvrir se laisse seulement constater, non justifier » (op. cit., p. 13-14).

Benveniste examine ensuite quelques caractères spécifiques et différents du symbolisme de l'inconscient, en regard de ce symbolisme du langage, qui se réalise en signes infiniment divers et combinés en systèmes formels nombreux et distincts (langues). Tout d'abord, l'universalité des symboles : ils constituent un « vocabulaire » commun à tous les peuples sans acception de langue, du fait qu'ils ne sont ni appris ni reconnus comme tels de ceux qui les produisent. De plus, écrit Benveniste, la relation entre ces symboles et ce qu'ils relatent peut se définir par la richesse des signifiants et l'unicité du signifié, ceci tentant à ce que le contenu est refoulé et ne se délivre que sous le couvert des images. Mais à la différence du signe linguistique, ces signifiants multiples et ce signifié unique sont constamment liés par un rapport de « motivation ». Enfin, la « syntaxe » où s'enchaînent ces symboles inconscients ne connaît qu'une dimension en sa « logique », celle de la succession. Nous sommes donc, poursuit Benveniste, en présence d'un « langage » si particulier qu'il y a tout intérêt à le distinguer de ce que nous appelons ainsi. Il cite Freud (1900) : « cette symbolique n'est pas spéciale au rêve, on la retrouve dans toute l'imagerie inconsciente, dans toutes les représentations collectives, populaires notamment : dans le folklore, les mythes, les légendes, les dictons, les proverbes, les jeux de mots courants ; elle y est même plus complète que dans le rêve ». (L'interprétation des Rêves, p. 301, Edt. 1967). C'est, commente Benveniste, bien poser le niveau du phénomène : la symbolique de l'inconscient est à la fois infra- et supra-linguistique : « infra-linguistique, elle a sa source dans une région plus profonde que celle où l'éducation installe le mécanisme linguistique. Elle utilise des signes qui ne se décomposent pas et qui comportent de nombreuses variantes individuelles, susceptibles elles-mêmes de s'accroître par recours au domaine commun de la culture ou à l'expérience personnelle. Elle est supra-linguistique du fait qu'elle utilise des signes extrêmement condensés, qui, dans le langage organisé, correspondraient plutôt à des grandes unités du discours qu'à des unités minimales. Et entre ces signes s'établit une relation dynamique d'intentionnalité qui se ramène à une motiva-

tion constante (la « réalisation d'un désir refoulé ») et qui emprunte les « détours les plus singuliers » (op. cit., p. 14-15).

Cette analyse de Benveniste nous permet de définir les conditions méthodologiques qui régissent la présente étude, en ce qui concerne les rapports entre les deux symbolismes. Il faut partir ici du terme de comparaison qu'il propose : les procédés stylistiques du discours et la « rhétorique » de l'inconscient. La première constatation qui s'impose est que si les symboles de l'inconscient tirent leur sens d'une conversion métaphorique, il en va de même pour certains symboles linguistiques (soit le mot séminaire) qui ne tirent leurs différents sens que d'une telle opération, à laquelle il convient d'ajouter les conversions de la métonymie (contenant pour contenu) et de la synecdoque (partie pour le tout). Notre tâche est alors de le démontrer dans l'analyse de l'imagerie inconsciente, des représentations collectives, des jeux de mots, comme dans l'analyse des procédés stylistiques par lesquels se manifeste, dans le discours et dans le vocabulaire, la subjectivité.

Nous admettrons aussi que dans le symbolisme de l'inconscient, un même signifié peut être relaté et délivré par une multiplicité d'images et de signifiants. Ce caractère est-il absolument spécifique du symbolisme de l'inconscient, ou bien faut-il comprendre que la synonymie ne constitue pas une fonction analogue dans le symbolisme linguistique ? N'est-il pas envisageable de comprendre que, dans ces équivalences de signifiants ordonnés à un unique signifié, fonctionne aussi le principe d'**économie de l'effort psychique**, pour autant que le recours à un autre signifiant réalise une épargne quant à la représentation pénible attachée au mot pour lequel est recherché un semblable. Ce serait ici le lieu de reprendre les analyses freudiennes (1905) relatives au plaisir et à l'épargne dans le mot d'esprit, mais aussi de dégager ce qui fonctionne dans le langage comme refoulement et censure.

Que la symbolique inconsciente comporte de nombreuses variantes individuelles ne doit pas masquer le fait que son expression est subordonnée à l'apprentissage de la langue et d'un langage. Le « recours au domaine commun de la culture » est susceptible autant d'accroître ces variations que de les réduire, pour une aire culturelle définie. On est alors en droit de penser que ces variantes sont en mesure de se fixer et d'évoluer dans ce que le stock commun du vocabulaire appris et transmis rend disponible ou voile au sujet : et nous ne prenons ici en considération que l'aspect sémantique de la langue, dans ses rapports avec les procédés stylistiques qui constituent les dérivations de sens. On trouve bien ici, « de part et d'autre, tous les procédés de substitution engendrés par le tabou ».

Il est alors possible d'entreprendre l'étude des variations des acceptions d'un terme référent, à travers ses variations et ses variantes,

au même signifié inconscient, du même point de vue qui justifie la possibilité de retrouver la symbolique de l'inconscient dans le folklore, les mythes, les légendes, les dictons, les proverbes et les jeux de mots courants. Nous postulons ainsi que l'utilisation par cette symbolique de signes (supra-linguistiques) extrêmement condensés n'est possible que par le fait que certains mots, locutions, mythes sont, à un moment de l'histoire, constitués, transmis, appris et repris, appropriés et transformés, oubliés et retrouvés par le sujet comme signifiants aptes à s'établir dans une relation avec un signifié. Certains mots sont ainsi, dans la langue, des monuments, des archives, des traditions et des traces où, de l'inconscient vient s'inscrire la symbolique.

La difficulté et les risques inhérent à une telle recherche s'éclaireraient mieux si l'on parvenait à établir le statut du sujet (et de l'intersubjectivité) lorsqu'il s'agit d'institutions, d'œuvres collectives et du symbolisme par lesquels il parle et dans lesquels il est parlé.

6.2. Un mot-écran.

Nous avons observé plus haut la propriété du vocabulaire à enregistrer les mouvements opposés du désir et de la résistance et plus précisément à propos de la substitution du mot séminaire à celui de stage ou de session, la propriété du mot à fonctionner comme une formation de compromis où, dans la polysémie du même terme trouvent satisfaction des exigences inconscientes contraires : le mot porte trace du conflit qu'il sert à résoudre et dont il masque et révèle les termes, comme un symptôme.

Le mot séminaire a le statut d'un symbole, au sens où S. Ferenczi (1913) dit que le symbole comporte une comparaison, « dont un des termes est refoulé dans l'inconscient » (1). Le mot fonctionne dans l'ambiguïté sémantique, par le double sens et la surdétermination, comme l'ont montré les exemples du « semi(s)mère » et du « féminaire ».

Dans la synchronie du séminaire de formation s'actualisent et se dévoilent les différentes significations que le mot a pris tout au long du temps, dans la désignation de la chose. C'est cette chose qui est mise en scène par les acteurs du séminaire dans la situation qui le caractérise, et que révèle à leur signification le travail de l'interprétation.

Nous pouvons avancer maintenant que c'est en raison de la charge fantasmatique de l'expérience formative et de l'épaisseur de sens qui la désignent que le mot séminaire a conservé longtemps et tend à reprendre aujourd'hui le statut d'un signifiant flottant : tous les échanges, toutes les permutations et occultations de sens sont ainsi possibles. On comprend alors que la connaissance épistémologique du séminaire de formation s'est heurtée à de puissants obstacles psychologiques, tant que le mot séminaire a fonctionné comme un mot-écran, surface projective et barrière d'arrêt.

Les mots portent ainsi trace de la vie inconsciente qu'ils servent et dont ils sont les témoins privilégiés : témoins, c'est-à-dire attestateurs et relais ; privilégiés dans la mesure où la parole constitue l'ordre de la représentation symbolique, la scène des échanges sociaux où le mot renvoie à autre chose tout en indiquant le lien fondamental qui le lie à « la » chose. Un tel lien est soumis aux variations et aux intermittences de ce qu'il est convenu de sacrifier pour nommer, et d'occulter pour jouir. La méthode d'accès à ces significations latentes est celle qui, selon la méthode psychanalytique, suit au plus près, *in vivo* les associations de sens que les dictionnaires et les textes ont pris soin de consigner et de conserver. Le déploiement des sens révèle en dernier ressort les différentes positions de l'énonciateur collectif par rapport à ce que les énoncés doivent à la chose, à son expression et à son contrôle psychique et social : là se trouve, dans la position de l'énonciateur, le principe moteur de l'entendu et du mal-entendu dans la communication.

6.3. L'enquête sur l'origine et le vrai nom des choses.

Procédant à cette étude sémantique, historique et comparée du mot séminaire, nous sommes confrontés avec un dessein particulièrement significatif de l'étude étymologique. P. Guiraud l'éclaire en dévoilant le projet inaugural de l'étymologie chez les grecs (1964, p. 13-15) : s'il s'agit bien d'étudier la forme des mots pour en expliquer l'origine, il s'agit plus fondamentalement encore pour les historiens et les géographes de l'antiquité hellénique d'établir l'origine des cités et des peuples en les dotant d'un héros éponyme. Pour les philosophes et les légistes une autre préoccupation : trouver l'origine de leurs concepts et de leurs doctrines, en légitimer l'usage. « L'étymologie, écrit Guiraud, joue un grand rôle dans l'exégèse..., dans le blason, la généalogie ».

A ce dessein fondamental et fondateur, tous les hommes sont associés dans la quête de leur origine, dans leur enquête sur la généalogie, le plus souvent aristocratique, dont ils procèdent, sur leur nom et leur prénom — sur leur « vrai-nom », comme l'écrivent si justement R. Gori et Y. Poinso (1972). Il s'agit là d'une démarche psychologique fondamentale dans la constitution de l'identité et du rapport de génération. Cette démarche est le principe même de l'élaboration du roman familial, du mythe et de l'idéologie, dont les objectifs sont, selon leur mode spécifique, de déterminer l'origine et de dire la vraie nature des êtres des choses, des idées et des institutions.

Le présent travail peut aussi se lire comme une contribution à cette enquête.

(mars 1971 - janvier 1972)

(1) Après E. Jones et S. Ferenczi, J. Lacan (1956) reprend cette conception de l'économie du symbolisme à propos du symptôme, qu'il définit comme « le signifiant d'un signifié refoulé ».

REFERENCES

- ANZIEU (D.). — 1964. Introduction à la dynamique des groupes. *Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg*, 7, 393-426.
- ANZIEU (D.). — 1970. Freud et la mythologie. *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 1, 114-145.
- ANZIEU (D.). — 1971. Paralyse et créativité : naissance d'un concept freudien, *Sciences de l'Art*, 8, 1, 3-8.
- ANZIEU (D.). — 1972. Le moniteur et sa fonction interprétante, in ANZIEU (D.), BEJARANO (A.) et al. : *Le travail psychanalytique dans les groupes*, Paris, Dunod.
- BEJARANO (A.). — 1972. Résistance et transfert dans les groupes, in ANZIEU (D.), BEJARANO (A.) et al. *Le travail psychanalytique dans les groupes*, Paris, Dunod.
- BENENISTE (E.). — 1956. Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne. *La Psychanalyse*, 1, 3-16.
- BLOCH (O.), von WARTBURG (W.). — 1960. *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, P.U.F.
- DAUZAT (A.). — 1963. *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, Larousse.
- DICTIONNAIRE DE L'ACADEMIE FRANÇAISE, 1935, Paris, Hachette.
- FONAGY (I.). — 1970. Les bases pulsionnelles de la phonation, *Revue Française de Psychanalyse*, 34, 1, 101-136.
- FLAHAUT (F.). — 1972. *L'extrême existence. Essai sur les représentations mythiques de l'intériorité*. Paris, Maspéro.
- FREUD (S.). — 1900. *L'interprétation des rêves*, Trad. française, Paris, P.U.F.
- FREUD (S.). — 1901. *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Payot (1967).
- FREUD (S.). — 1905. *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*. Paris, Gallimard (1930).
- GODEFROY (F.). — 1892. *Dictionnaire de l'ancienne langue française du IX^e au XV^e siècle*. Reprinted 1961. New York, Kraus Reprint Corporation.
- GORI (R.), POINSO (Y.). — 1972. Nom, prénom et vérité. Essai d'anthropologie clinique, *Mouvement psychiatrique*, 13, 38-49.
- GORI (R.). — 1972-1973. L'objet parole dans les groupes de formation, *Bulletin de psychologie*, 305, XXVI, 634-648.
- GUIRAUD (P.). — 1955. *La sémantique*, Paris, P.U.F.
- GUIRAUD (P.). — 1964. *L'étymologie*, Paris, P.U.F.
- HUGUET (E.). — 1925. *Dictionnaire de la langue française au XVI^e siècle*. Paris, Didier.
- HATZFELD (A.), DARMESTETER (A.), THOMAS (A.). — 1924. *Dictionnaire général de la langue française du commencement du XVII^e siècle à nos jours*, Paris, Delagrave.
- KAES (R.). — 1968. *Images de la culture chez les ouvriers français*. Paris, Cujas.
- KAES (R.). — 1971a. Travail et illusion dans la formation. *Mouvement Psychiatrique*, 1, 34-36.
- KAES (R.). — 1971b. Processus et fonctions de l'idéologie dans les groupes. *Perspectives Psychiatriques*, 33, 27-48.
- KAES (R.). — 1972. Les séminaires « analytiques » de formation : une situation sociale - limite de l'institution, in ANZIEU, D., BEJARANO, A., et al. : *Le travail psychanalytique dans les groupes*, Paris, Dunod.
- KAES (R.). — 1973a. Quatre études sur la fantasmatique de la formation et le désir de former in KAES, R., ANZIEU, D., et al. : *Fantasme et formation*. Paris, Dunod.
- KAES (R.). — 1973b. Aspects de la régression dans les groupes de formation : réadolescence, perte de l'objet et travail du deuil, *Perspectives Psychiatriques*, 41, 43-65.
- KAES (R.). — 1974. Représentations du groupe. Le geste héroïque du groupe. *Les Etudes Philosophiques* (à paraître).
- LACAN, J. — 1956. Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse. *La psychanalyse*, 1, 81-166.
- LAROUSSE, P. — 1875. *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*.
- LAROUSSE, P. — 1968. *Nouveau Larousse*, Paris, Larousse.
- LITRE, E. — 1956. *Dictionnaire de la langue française*. Paris, J.J. Pauvert-Gallimard-Hachette
- MEILLET, A. — 1938. *Linguistique historique et linguistique générale*. Paris, Klincksieck.
- MISSENARD, A. — 1972. Identification et processus groupal, in ANZIEU, D., BEJARANO, A., et al. : *Le travail psychanalytique dans les groupes*. Paris, Dunod.
- MOUNIN G. — 1971. *Clefs pour la linguistique*. Paris, Seghers.
- ROBERT, P. — 1970. *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, Société du Nouveau Littré.
- THIS, B., LAPASSADE, G., LHOTELLIER, A. — 1967. Les stades de formation psychosociologique, in : *Le Psychosociologue dans la Cité*, p. 191-239. Paris, Ed. de l'Epi.
- THOMAS, L.V. — 1973. L'être et le paraître. Essai sur la signification de l'initiation in Afrique Noire, in KAES, R., ANZIEU, D. et al. : *Fantasme et formation*, Paris, Dunod.
- VENDRYES, J. — 1950. *Le langage. Introduction linguistique à l'histoire*. Paris, Albin-Michel.
- WARTBURG, V. von. — 1958. *Französisches Etymologisches Wörterbuch*. Basel. R.G. Shinden and Co.